

PREMIÈRE PARTIE



Palais-Royal, Paris

Louis XIV dîne seul, la plupart du temps. Monsieur, le duc d'Orléans, son frère, se tient debout à côté de lui, lui tenant sa serviette. Il arrive au Roi-Soleil de lui proposer de partager son repas. Ce soir, il demande qu'on apporte un tabouret pour Monsieur.

Des cuisines, le commandant de la bouche royale traverse plusieurs salles jusqu'à la Grande Antichambre pour se présenter devant le souverain et ses hôtes. Les courtisans ôtent leur chapeau et le baissent jusqu'à terre, les courtisanes s'inclinent sur son passage. À sa suite défile une cohorte de valets, chacun portant un plat.

Muni de son bâton de commandement, le commandant de la bouche fait d'abord goûter les plats de la table royale, avant de procéder au service. Pour prévenir tout empoisonnement de Sa Majesté et s'assurer que tous les mets sont absolument délicieux, l'étiquette et la tradition exigent qu'un goûteur et un échanton trempent du pain dans les sauces.

Le commandant de la bouche royale annonce un à un les plats au menu ce soir-là :

« En guise de hors-d'œuvre, il sera servi à Sa Majesté une ballottine royale de faisan, un petit pâté en croûte à la bourgeoise, des huîtres de pleine mer et un aspic de homard bleu en chaud et froid. Quatre potages ensuite : un consommé de bœuf madrilène aux paillettes d'or, un velouté de châtaignes truffé de la Cour d'Italie, une bisque de crustacés en infusion de cèpes et une soupe de potiron. Lesquels seront suivis de rôtis : coquilles Saint-Jacques à la liqueur d'huître, cromesquis de colvert à la Villeroy, lièvre en

charpie, rôti de bœuf aux carottes et anguilles fumées et saumon sauvage en sel. Les entremets seront enfin constitués d'une salade aux herbes en feuille d'or, d'une salade de riz à la royale, d'un soufflé aux morilles, d'un fromage glacé, d'un œuf dur, de fruits et d'une bougie en chocolat. »

Ainsi picore-t-on dans des dizaines de plats différents qui se succèdent pendant une heure.

Louis XIV mange avec les doigts ; certains hôtes emploient la fourchette. On boit aussi. Le vin décante dans des carafes sur une crédence, à l'écart de la table.

En guise de cérémonial, un simple geste du roi indique qu'il réclame à boire : l'échanton lui apporte un plateau avec un verre et deux carafes : l'eau et le vin. Louis XIV vide son verre d'un trait : aussitôt demandé, aussitôt englouti.

Tout en dégustant ces mets fins, le roi fait appeler son secrétaire particulier, Toussaint Rose, marquis de Coye. Austère, avec sa longue chevelure grise et filée, le magistrat s'installe à une petite table de travail, pourvue d'un encrier, d'une plume d'oie et d'un bloc de papier. Sur un geste du Roi-Soleil qui ne lui adresse aucun regard, le secrétaire commence à lui faire la liste des récents accidents survenus sur le chantier de Versailles.

« Pour un bras cassé ou une jambe rompue, quelle pension faut-il allouer au misérable, Majesté ?

— Un charpentier ayant une cuisse rompue, soixante livres, dit machinalement le roi. La jambe d'un piqueur cassée, cinquante livres. Un bras cassé, trente livres...

— Et pour une tête cassée ?

— La tête d'un manœuvre ? Vingt livres, voyons. Celle d'un maître, soixante livres. »

— Pourquoi ne pas les acheter, leurs miroirs? demande Hardouin-Mansart. Le chantier ne peut plus attendre.

— Aux prix exorbitants où les Vénitiens veulent nous les vendre, jamais! tranche Colbert d'un geste brusque. Nous devons mettre un terme à ce monopole de l'industrie verrière par la Sérénissime. »

À peine le contrôleur général des finances a-t-il achevé sa phrase que le Roi-Soleil fait son entrée magistrale dans l'antichambre. Poudré, emperruqué et coiffé d'un grand chapeau en feutre noir empanaché, garni d'une plume de faisan, il est vêtu simplement d'une ample chemise bouffante, à manches froncées, terminées par des manchettes de dentelle et relevées aux coudes par ces bouclettes de ruban qu'on appelle « petites oies ». Les talons hauts et rouges de ses souliers au bout carré, incrustés de pierres précieuses et ornés de rubans noués en ailes de moulin, claquent sur le parquet et le font grincer. Les quatre hommes se taisent et s'inclinent.

« Que nous valent ces mines chafouines et déconfites, messieurs? » demande Louis XIV d'un air suspicieux.

Le roi tourne autour de la maquette de la galerie des Glaces et sourit, comme enchanté par ce qu'il voit.

« L'obstination de notre architecte risque de nous conduire à vider les caisses de l'État, hasarde confusément Colbert.

— Sire, intervient humblement Hardouin-Mansart, mon projet est à la mesure de la splendeur de Sa Majesté. En réfléchissant les fenêtres, les dix-sept arcades de la galerie, garnies de miroirs, ne laisseront plus aucune place à l'ombre. De surcroît, de quelque endroit que se tiendra Sa Majesté, quelles que soient la saison et l'heure du jour ou de la nuit, elle aura toujours vue sur ses jardins.

— De telle sorte, dit audacieusement Le Brun, qu'il ne me restera plus que les plafonds pour exercer mon art. »

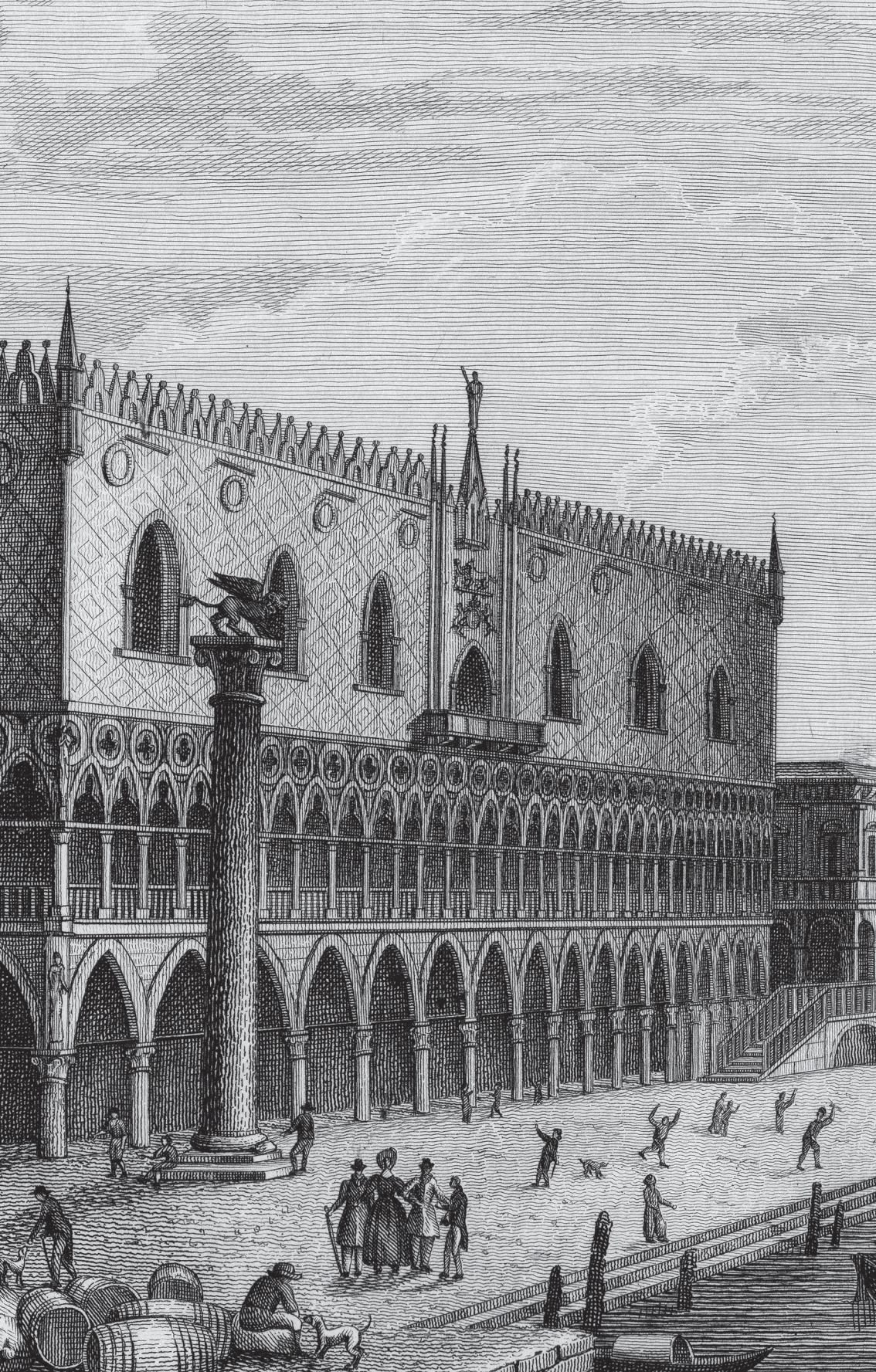
Louis XIV reste silencieux et jette un long regard pénétrant sur chacun des quatre hommes qui l'entourent comme s'il les passait en revue. Tous, Hardouin-Mansart au premier chef, attendent anxieusement les commentaires du roi. Ils tardent tant à venir que l'inquiétude décompose le visage de l'architecte.

L'attente ayant assez duré, Louis XIV, faisant la moue, les yeux plissés et le menton en avant, comme s'il avait discerné un défaut sur la doublure d'une veste, s'exprime enfin :

« Monsieur Colbert, dit-il d'un air amusé, comment expliquez-vous qu'une république aussi minuscule s'oppose encore au désir du roi de France? Les Vénitiens se plaisent à être masqués, n'est-ce pas? Que peut-on souhaiter de mieux pour percer un secret? »

Colbert et Le Brun sont comme sonnés par la réplique du roi. Hardouin-Mansart et du Noyer, eux, sourient d'aise.

« Les désirs de Sa Majesté sont des ordres. »



DEUXIÈME PARTIE

Venise

Non loin de la Scuola di San Giorgio degli Schiavoni se dresse l'Arsenal. Monfort découvre, impressionné, la forteresse de la Cité-île. Ses murailles de près de vingt mètres de hauteur sont parfaitement hermétiques. On y construit des cordages aussi longs et puissants que des hydres de mer, et toute une artillerie, des mousquets, des mortiers et des canons de bronze. Le vacarme des fonderies retentit parfois si fort dans la journée, aux abords de cette prodigieuse industrie, que les pavés tremblent. Des charpentiers, des cordeliers et toutes sortes d'artisans de diverses origines en sortent au crépuscule, quand retentissent les cloches du Campanile, escortés de soldats, pour retrouver leur famille dans leurs quartiers respectifs, chaque peuple étant pour ainsi dire assigné à une résidence, de sorte que toute cette partie de la ville est compartimentée comme un échiquier. Telle est la matrice du pouvoir, le creuset où s'élabore sa sombre machine de guerre. Coiffé de sa corne de satin, le doge ne manque jamais d'assister au départ de ses navires de guerre comme à celui de sa flotte marchande, la plus riche du monde.

C'est de l'effrayante enclave de l'Arsenal que sortent les galères les plus impressionnantes que Monfort ait vues de sa vie. Elles mouillent dans la rade de Saint-Marc à côté des navires de marchands chargés de pléthore d'épices, de pigments, d'étoffes et d'objets exotiques qui avaient tant surpris le Français à son arrivée. Un tel remue-ménage règne sur la rive des Esclavons qu'on se croirait dans un bazar. Le Français en est chaque fois étourdi au point de devoir se réfugier dans une église.

Un valet aux traits égyptiens ouvre la porte d'un petit salon du Ridotto. La mystérieuse élégante à la robe rouge invite le Français à entrer dans le salon. Monfort ne distingue d'abord que les feux des candélabres dressés sur une table basse. Les silhouettes des meubles et des peintures aux murs s'effacent dans la pénombre. Une fois qu'ils sont tous deux à l'intérieur et que l'Égyptien a refermé la porte, elle en pousse le loquet, au grand étonnement de Monfort.

Lentement, la femme en rouge se démasque. Un front haut, de grands yeux vert d'eau aux pupilles presque verticales, des sourcils arqués et bien dessinés sur un visage à la peau mordorée. Monfort songe à la *Judith* gothique que l'on attribue à Giorgione, le peintre alchimiste. Le maître de Castelfranco s'était-il inspiré d'une *Vénus tentatrice* de Dürer? Le Français se rappelle que la jambe découverte, massive et nue de la meurtrière d'Holopherne l'avait ému.

« Ce soir, *signora*, vous transgressez les règles du Ridotto. »

Un sourire fugitif altère l'expression de la jeune femme. Monfort trouve que le fard mauve alourdit ses paupières.

« Vous me rappelez la beauté des femmes orientales que décrit Marco Polo dans son *Livre des Merveilles*. »

Elle se tourne vers le grand miroir du salon. Et, pour lisser ses sourcils, elle mouille son index.

« Vous voyez juste, monsieur le peintre. Je suis la fille d'un marchand vénitien et d'une esclave turque. Acceptez-vous enfin de faire mon portrait? »

Monfort ôte son masque et sourit. Une bouteille de vin blanc et deux verres à pied en cristal sont sur la table. Le Français

Sant'Erasmus

Entre Venise et le Lido, au nord-est de la lagune, se trouve une île verte qui tient lieu de jardin potager aux Vénitiens : à Sant'Erasmus, des jardiniers cultivent toutes sortes de fruits et légumes — chicorée, artichauts, asperges, grenades et agrumes.

Près de la rive ouest se dresse un monastère de sœurs bénédictines en piteux état.

Giovanni, le frère aîné de Jacopo, pousse une brouette chargée de briques rouges vers un échafaudage où deux ouvriers s'affairent à reconstruire le pan d'un mur qui s'est écroulé.

Quand il revient vers le quai pour recharger sa brouette de briques, Alvise, le gondolier de l'ambassadeur de France, amarre son embarcation au muret du canal intérieur de l'île. Trois religieuses descendent de sa gondole. Les femmes se dirigent vers l'entrée du monastère. Elles poussent devant elle une jeune femme qui a perdu la tête, hurlant, délirant et comme terrorisée par le monde qui l'entoure.

Attendant le retour des religieuses, le gondolier s'approche du verrier.

« Je te connais, toi, dit-il d'un air narquois. Tu es un Sagredo, un de nos plus grands souffleurs de verre. »

Giovanni se méfie d'Alvise.

« C'est du passé, dit-il.

— Tu as des mains en or... Ça me fait mal de te voir ramasser de la merde.

— Qu'est-ce que tu veux? »

Le gondolier regarde autour de lui pour être sûr de ne pas être entendu.

« Un homme riche dont je ne connais ni le nom ni le visage

m'a demandé de venir te voir. Il est puissant et pourrait te sortir de cette prison.

— Et quoi en échange? » demande Giovanni sans regarder son interlocuteur.

Alvise lance trois pièces d'or dans la brouette du souffleur de verre.

« Il te le dira lui-même, dit-il.

— Quand?

— Ce soir, à minuit, au baraquement des pêcheurs; je l'y amènerai. »

Giovanni hésite à prendre les pièces avant de les glisser sous sa chemise.



Portrait équestre de Louis XIV (1638-1715).
Charles Le Brun (1619-90).
©Bridgeman Images.



Le roi Louis XIV gouvernant seul (détail).
Peinture au plafond de la Galerie des Glaces, Château de Versailles.
1661, Charles Le Brun.
©Bridgeman Images.

